



Pl. II. — Statues sur le versant de Rano-Raraku.

Pierre Loti *accoste à l'île de Pâques*

Premier regard de l'écrivain rochefortais sur l'île
et ses habitants, en 1872, extrait de son journal intime

Par Pierre Loti

En 1872, Pierre Loti sert à bord de *La Flore*, dans le Pacifique, et commence à gagner quelques droits d'auteur en envoyant à des illustrés de courts textes accompagnant ses propres dessins. Au moment où le musée de la Vie romantique (Paris) inaugure l'exposition d'été «Fantômes d'Orient» consacrée à l'écrivain rochefortais, et alors que l'inauguration du musée du Quai-Branly remet en éclairage la statue (moai) rapportée par *La Flore*, voici deux extraits de l'étape alors faite sur l'île de Pâques.

Les éditions Les Indes savantes (Paris) publient cet été le premier volume du *Journal intégral* et largement inédit de Pierre Loti, édition critique assurée par Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier. Ce volume de 650 pages correspond à l'apprentissage du monde, de 1868 à 1878, de celui qui n'est encore que l'officier Julien Viaud, avant son premier roman, *Aziyadé* en 1879.

A 8 heures du matin [3 janvier 1872], la vigie signale la terre, et la silhouette de l'île de Pâques se dessine légèrement dans la direction du nord-ouest. La distance est énorme encore, et nous n'arriverons que dans la soirée, malgré la rapidité que les alisés [*sic*] nous donnent.

On nous a fait sur cette terre isolée les récits les plus étranges. Peu de navigateurs l'ont encore visitée, attendu qu'il faut, pour l'atteindre, s'écarter de plusieurs centaines de lieues des grandes routes tracées à travers le Pacifique.

Les rapports qu'en ont faits La Pérouse, le commandant Findley et le commandant Goñi, sont parfaitement contradictoires.

Certains gens prétendent qu'on pourrait bien nous y manger, et qu'une corvette russe ayant mouillé récemment dans la baie de Cook, les indigènes attroupés sur la plage s'opposèrent par la force au débarquement des visiteurs.

Il paraît, d'ailleurs qu'une longue ceinture de brisants intercepte pendant plusieurs mois les communications entre l'île et la mer ; un précédent amiral de la station

a tenté l'expérience et n'a pu y aborder. D'après ce que les gens nous disaient à Valparaiso, on n'y trouverait plus que quelques tristes sauvages, affamés et craintifs, qui vivent de lichens et de varech.

Enfin, suivant l'opinion la plus accréditée, la race indigène s'est éteinte, l'île n'est plus qu'une grande solitude au milieu de l'Océan, habitée seulement par ses vieilles statues de pierre...

Cependant, ce pays mystérieux s'approche, et déjà nous cherchons à y découvrir des choses extraordinaires. Il nous paraît composé d'une série de cratères rougeâtres, tout à fait dépourvus de végétation. L'un d'eux présente, avec une parfaite régularité, la forme d'un trône antique.

A 4 heures, la frégate jette l'ancre dans la baie de Cook ; il fait un vent déchaîné.

[...] 6 janvier. [...] Nous sommes jusqu'aux genoux dans l'herbe mouillée, cette herbe est toujours la même, elle couvre l'île dans toute son étendue ; c'est une sorte de plante rude, à tiges ligneuses, d'un vert grisâtre, couverte d'imperceptibles fleurs violettes. Il en sort des milliers de ces jolis petits insectes verts, qu'on appelle en France des éphémères. Nous traversons une vallée où la végétation est un peu moins triste ; il y croît des cannes à sucre sauvages, quelques broussailles de mimosas, de bouraos¹ et de mûriers-à-papier. L'absence complète des arbres à l'île de Pâques est d'autant plus singulière, qu'elle n'a pas toujours existé ; les indigènes ont des idoles et des pagayes très anciennes, faites des magnifiques pièces de bois des îles. Dans certaines vallées on trouve encore de grands arbres morts, déracinés depuis de longues années, et qui tombent en poussière. Ayant traversé l'île dans sa plus petite largeur, nous nous retrouvons en face du Pacifique. Nous finissons par apercevoir la mission de Vaïhu. Elle est gardée par une vieille sauvagesse d'une laideur étonnante. Nous y déjeunons. La chaleur est déjà forte quand nous nous remettons en route ; le vieux Danois nous rattrape, et nous montre là-bas, dans le lointain, le cratère de Rano-Raraku, but du voyage ; nous reconnaissons cette forme régulière de trône antique, qui nous avait frappés, vue du large.

Il y a cinq milles encore, entre lui et nous ; le pays que nous traversons est un désert ; le vieux Danois assure que les indigènes n'y viennent jamais, et cependant il est sillonné de sentiers aussi battus que s'il y passait tous les jours une foule nombreuse ; toute la population de l'île, trépignant du matin au soir, suffirait à peine à entretenir ainsi ces chemins. Le commandant de Lamotte est tellement frappé de ce fait extraordinaire, qu'il suppose que les indigènes se rendent encore clandestinement au cratère, pour y accomplir quelques pratiques mystérieuses. Entre Vaïhu et Rano-Raraku, la terre est couverte de ruines. Les sentiers sont tracés au milieu d'antiques assises de pierre, d'épaisses murailles, de débris de constructions gigan-

tesques ; des terrasses immenses sont disposées tout le long des falaises ; on y montait par des gradins semblables à ceux des anciens temples asiatiques.

Ces terrasses étaient décorées jadis de statues hideuses, telles que la superstition des peuples primitifs peut seule en enfanter ; c'étaient des monstres, à la face grossièrement ébauchée, empreinte d'une expression sinistre ou grotesque, mais toujours effrayante. Ces colosses sont aujourd'hui tombés, les jambes en l'air, le visage enfoui dans les décombres.

Les statues se multiplient, à mesure que nous approchons de Rano-Raraku, et leurs dimensions aussi s'accroissent ; le sol est littéralement jonché de ces grands corps difformes, étendus, tous sans exception, la face contre terre. Aux époques ténébreuses où ces peuplades d'idoles étaient debout, l'effet d'ensemble devait être prodigieux. Tout ce monde était autrefois coiffé de couronnes monumentales, en lave rouge ; tout ce monde avait son culte et ses sacrifices humains. De vieux crânes calcinés sont là pour l'attester, enfouis dans l'herbe au pied des autels. Après trois heures de marche, nous apercevons, debout sur le versant du cratère, de grands personnages qui projettent des ombres d'une longueur démesurée ; ils sont groupés sans ordre et semblent tous nous regarder venir bien que nous distinguions aussi quelques profils à nez pointu tournés vers l'Océan.

«COMMENT S'Y SONT PRIS CES HOMMES PRIMITIFS ?»

Le contraste est frappant, entre ces nouveaux colosses et ceux que nous connaissions déjà ; enfantés à une autre époque, ils sont l'œuvre d'artistes moins grossiers. Enfouis en terre jusqu'aux épaules, ils regardent le ciel et leurs visages expressifs sont tous dédaigneux ou moqueurs. Leurs longues oreilles plates rappellent de loin le pschent² égyptien. Quelques-uns sont tatoués, et portent aux oreilles des ornements de silex incrusté. En haut du volcan, on en trouve encore d'inachevés, à peine dessinés dans des massifs de lave. On monte au cratère par des routes très anciennes, régulièrement pavées en galets noirs et bordées de banquettes en pierre de taille ; c'est par là que sont descendus un à un tous ces colosses ; ils ont été taillés tous dans les mêmes carrières de lave, au sommet de cette montagne.

Comment s'y sont pris ces hommes primitifs ? Combien leur a-t-il fallu de siècles pour exécuter ce travail gigantesque, et faire descendre de si haut, tous ces personnages qui se comptent par centaines ?

On éprouve des sentiments nouveaux et intraduisibles, en se promenant dans cette immense solitude, au milieu de cette population pétrifiée. Sous mes pieds s'étendent ces plaines jonchées d'idoles, que peu d'Européens sont venus voir avant nous... et là-bas, à l'horizon, se déroule le grand océan. ■

Page de gauche :
Gravure d'après
un dessin de Pierre
Loti parue
dans *L'Illustration*,
17 août 1872.

1. Purau : arbre à fleurs jaunes de la famille des hibiscus (on retrouve le mot dans *Le Mariage de Loti*).

2. Le pschent est le nom grec de la double couronne portée par les pharaons de